

Ravel par Jean Echenoz (Editions de Minuit)

Vertiges du vide. Tout en étant scrupuleusement fidèle à la réalité, l'art de l'écrivain a ce don rare de réinventer la trame du réel... Quoi de plus prodigieux et finalement de plus proche à la musique ?

Retisser les fragiles et presque insignifiants détails vécus,

produire une tenture recomposée qui, dans l'écriture des fils nouvellement associés, exprime au plus juste l'essence des choses et des sentiments... En réécrivant Ravel, en particulier ses dix dernières années (de décembre 1927 à décembre 1937), Jean Echenoz apporte un éclairage particulier : il sait réinventer les faits, réenchanter

le fil vécu pour en distiller, fidèle à l'esprit des œuvres du compositeur, fidèle à sa personnalité secrète autant que discrète, l'esprit évanescent et la subtilité trompeuse.

Ravel est donc le dixième roman de l'écrivain, né à Orange en 1947, prix Médicis en 1983, pour Cherokee ; prix Goncourt en 1999, pour Je m'en vais.

L'apport de l'écrivain renouvelle le genre biographique. C'est que, ce qui nous est donné à lire, plutôt qu'une narration documentée s'apparente pleinement au genre du roman. Pas une évocation précise de dates, ni un catalogue d'œuvres scrupuleusement énumérées mais le fruit d'une vision subjective qui met en lumière une partie de la vie, plutôt que d'aborder la totalité de la carrière (pour découvrir la vie entière du musicien, se reporter à la biographie de Marcel Marnat, chez Fayard). La sensibilité de la plume ajoute ce soupçon de poésie en choisissant précisément d'accompagner le compositeur dans son dernier voyage, achevé avec son décès dans une clinique d'Auteuil, le 28 décembre 1937. Au départ, l'auteur, auditeur régulier de Ravel et intéressé par les



années 1930, souhaitait tisser une fiction où la figure de Valéry Larbaud et de Ravel, se seraient croisées...

Mais au final, c'est la personne de Ravel qui devient centrale. Témoin, documentaliste aussi, Echenoz se familiarise avec l'homme. S'abreuver de la matière historique pour rompre la fadeur des faits, des successions d'événements.

Analyste, Echenoz traque au plus juste les manies du musicien : chaussures impeccables, costumes tirés à quatre épingles, gauloises, voitures... figure de la musique française, surtout après la mort de Debussy, Ravel travaille son image à la façon d'une incarnation cinématographique où chaque attitude fait signe. Le portrait est millimétré et ne laisse place à aucune fantaisie ni détente. Le dandy aimait la vie mondaine sans rien démasquer de sa vie propre. C'est un quinquagénaire comblé par le succès et une tournée -harassante- aux Etats-Unis qui l'attend au début du livre, en 1927. Rien n'est omis dans l'évocation de cette tournée triomphale aux Amériques, en 1928. A son retour, Ravel apparaît dans sa grandeur solitaire, aux bords de l'angoisse et du malaise : « ... le sentiment de solitude lui serre la gorge plus douloureusement que le nœud de sa cravate à pois. »

La plume assemble et redirige les éléments réels comme pour mieux traquer sa proie. Ravel parle de ses journées à ne rien faire, habité par l'idée d'un vide inéluctable. Il semble souffrir : insomnies incontrôlables, insatisfaction profonde quant à son œuvre. Il semble nous dire : « qu'ai-je réellement dit ? Quel est le sens de tout ce que j'ai écrit et composé ? ». Il y a un fossé et un décalage de plus en plus oppressants entre l'œuvre du compositeur et les sentiments de l'homme. L'écriture d'Echenoz reconstruit aussi des parallèles fascinants : entre Ravel et Faulkner, qui avaient la même taille (1,61m) et jusqu'à Conrad, dont le compositeur était lecteur et qui conclue son œuvre quand Ravel recueille palmes et lauriers que la sienne suscite...

Plus la machine romanesque avance, plus le portrait s'affine et le style est affûté : le musicien semble accablé par le poids d'un secret trop lourd à porter seul. Et la musique ? Le

miroir torturant de sa propre impuissance, pas une délivrance ni un baume. Une mécanique déshumanisée : « Bref c'est une chose qui s'autodétruit, une partition sans musique, une fabrique orchestrale sans objet, un suicide dont l'arme est le seul élargissement du son. »

Jusqu'à ce jour de 1932, où un accident décide définitivement de cette course à l'abîme : en vérité infiniment plus qu'une narration historique ou compassée, le regard de l'écrivain opère par un jeu de distanciation mesurée et parfaitement conscient, le dévoilement des enjeux, ce qui est pour chaque nouvelle partition, à l'œuvre dans l'œuvre.

Ce Ravel est d'abord un objet littéraire ; ni biographie, ni fiction ; un texte médian, époustouflant et délectable. Que les mélomanes, ravéliens avertis ou amateurs, y retrouvent leur Ravel tel qu'en lui-même, dans la succession des détails de la vraie vie, au demeurant très/trop rares (l'homme est demeuré volontairement à l'écart de la scène médiatique), ajoute à la valeur de ce texte marquant.

Jean Echenoz : Ravel (Editions de Minuit), parution : avril 2006, 128 pages

Lorin Maazel et Alice Sara Ott jouent Ravel

Concert Ravel par Maazel et AS Ott. Arte, le 2 juin 2013, 19h ... Lorin Maazel a pris les rênes de l'Orchestre philharmonique de

Munich en septembre 2012. À 82 ans, son dynamisme, son goût de l'aventure, sa curiosité rayonnent. Depuis trois ans, il porte

The logo for the television channel Arte, consisting of the word "arte" in a stylized, lowercase, orange font.

une attention particulière aux artistes émergents.

Alice Sara Ott était soliste pour l'un de ses premiers concerts à la tête de la Philharmonie de Munich. La jeune pianiste germano-japonaise a déjà remplacé des stars comme Lang Lang ou Hélène Grimaud. Son jeu fluide, naturel, a un petit côté espiègle, sans rien de surfait, qui a impressionné le public autant que la critique. Un talent qui n'a pas échappé à Lorin Maazel.

Pour leur premier concert ensemble, ils interprètent le Concerto en sol majeur de Ravel, composé dans l'esprit de Mozart et de Saint-Saëns. Alice Sara Ott en apprécie tout particulièrement les accents jazzy et l'approche chambriste du seul concerto que Ravel ait écrit pour piano à deux mains. Lorin Maazel a lui-même interprété toutes les œuvres du compositeur français, en tant que violoniste et chef d'orchestre. De brefs extraits montrent Lorin Maazel, Alice Sara Ott et l'orchestre lors des répétitions à Munich.

Pour le rappel, Lorin Maazel et l'Orchestre philharmonique de Munich, jouent La Valse, autre partition irrésistible de Maurice Ravel.

Enregistré le 26 septembre 2012 à la Philharmonie im Gasteig, à Munich

Maurice Ravel , Concerto en sol majeur, La Valse

Direction : Lorin Maazel

Piano : Alice Sara Ott

Orchestre philharmonique de Munich

CD. Stravinsky: Le sacre du

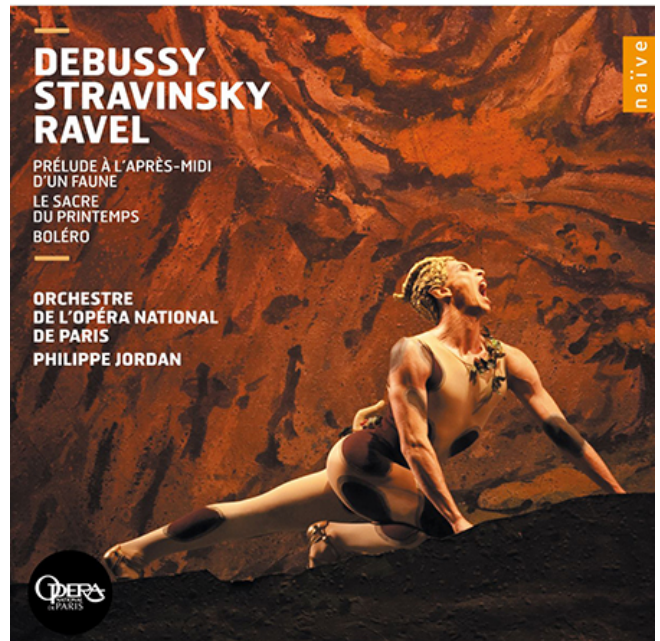
printemps (Jordan, 2012)

CD. Philippe Jordan fête avec volupté les 100 ans du Sacre de Stravinsky ... Enregistré en mai 2012 à l'Opéra Bastille, ce nouvel album (le 2è déjà) de Philippe Jordan avec l'Orchestre de l'Opéra national de Paris confirme les préludes amorcés entre chef et musiciens : une entente évidente, un plaisir supérieur pour vivre la musique ensemble. Depuis leur Symphonie Alpestre de Strauss, montagne philharmonique d'une prodigieuse narration sonore frappée du sceau de l'imagination climatique, les interprètes se retrouvent ici en mai 2012 pour deux autres sommets de la musique symphonique française et spécifiquement parisienne. Dans l'histoire des Ballets Russes, le Prélude comme le Sacre du printemps indiquent clairement un point d'accomplissement pour les deux compositeurs : l'ivresse érotique et l'enchantement semi conscient s'impose à nous dans un Prélude d'une délicatesse infinie; quant au Sacre, voilà longtemps que l'on n'avait pas écouté direction aussi parfaite et équilibrée entre précision lumineuse (détachant la tenue caractérisée et fortement individualisée de chaque instrument protagoniste) et expressionnisme symboliste !

Le Sacre enchanté de Philippe Jordan

La baguette de Philippe Jordan aime ciseler dans la suggestion mais aussi ici, mordre dans l'ivresse libérée des timbres associés d'une infinie inventivité ; le chef s'appuie sur la manière et le style supraélégant des instrumentistes parisiens dont les prédécesseurs en mai 1913 dans la fosse du TCE avaient fait la réussite révolutionnaire de la partition. Jordan ajoute une précision électrique et incandescente, une vision de poète architecte aussi qui sait unifier, structurer, développer une dramaturgie supérieurement aboutie... et frappante par son relief, sa vivacité, comme des teintes plus délicatement nimbées et voilées.

Fureur et ivresse des timbres associés. Comparée à tant d'autres versions soit rutilantes, soient sèches, soit littéralement narratives, Philippe Jordan apporte aussi le mystère et l'enchantement, toute la poésie libre des instruments sollicités. Quelle maestria ! Quelle conviction dans la tension progressive... La volupté de chaque épisode est nourrie d'un onguent magicien ; l'expérience lyrique du chef, directeur musical de l'Opéra, en est peut-être pour beaucoup et l'on se dit que Nicolas Joel n'aura pas tout rater à Paris: nommer le fils du regretté Armin Jordan, capable de vrais miracles à Paris, Philippe à la tête de l'orchestre maison aura été un acte convaincant qui porte aujourd'hui des fruits éclatants. Voici du Sacre du printemps et pour le centenaire de l'oeuvre, une nouvelle version de référence sur instruments modernes. Le champion et pionnier dans le domaine s'agissant de la partition de Stravinsky demeurant évidemment le geste du français François-Xavier Roth, d'une maîtrise incomparable sur instruments parisiens d'époque (1913) et révélateur en ce sens des formats sonores et des timbres instrumentaux originels...



après la tournée 2013, le disque devrait sortir fin 2013/printemps 2014.

Sur instruments modernes, le chant des instruments fait tout ici, et renforce la réussite magistrale de cet enregistrement dont on ne saurait trop souligner avec admiration le miracle de la volupté instrumentale.

Inscrire enfin le Boléro ravélien après les deux chefs d'oeuvre Debussyste et Stravinskien est de la meilleure inspiration : une claire confirmation que l'orchestre et leur chef se montrent très inspiré par la lyre symphonique française postromantique : Du Prélude au Sacre en passant par le Boléro, soit de Debussy, Stravinsky à Ravel se joue ici tout le délirant apanage, bruyant et millimétré du symphonisme français. Lecture réjouissante.

Debussy: Prélude à l'après-midi d'un faune. Stravinsky: le Sacre du printemps. Ravel : Boléro. Orchestre de l'Opéra national de Paris. Philippe Jordan, direction. 1 cd Naïve, enregistré à Paris, Opéra Bastille en mai 2012. Durée : 57mn. Naïve V 5332.

CD. Teodora Gheorghiu chante l'Art Nouveau (1 cd Aparté)

CD.Teodora Gheroghiu: Art Nouveau. 1 cd Aparté

Passionnée par la subtilité caressante des lieder de Strauss, la soprano roumaine **Teodora Gheorghiu** est-elle pour autant une straussienne accomplie ? Le soprano ténu, d'une fragilité arachnéenne de soprano colorature cisèle chaque épisode du premier recueil *Mädchenblumen* opus 22, où pourtant la voix dans l'articulation du texte floral, incarne l'extrême sophistication musicale avec une grâce indiscutable, mais qui parfois paraît un rien... tendue. L'étrangeté flottante des 3 suivants, *Ophéliens*, lui sied peut-être mieux même si l'enchantement purement straussien (*Wasserrose*), qui clôt le dernier du cycle précédent opus 22, était proche du sublime (c'est son lied préféré). Mais la langueur étale, elle aussi d'une pâle et morne complainte de *Sie trugen ihn auf der Bahre bloß*, s'apparente sans effort ni appui à la petite sœur de... Zerbinette ? L'éclat sans maniérisme d'aucune sorte, le soin du verbe, l'agilité sur le souffle, l'abattage d'une fine élégance confirment aussi **l'art de la diseuse**.



Il y a comme une douce et tendre blessure dans le timbre, proche parfois par son grain serré d'une [Anne-Catherine Gillet](#), elle aussi diseuse hors pair et récente [Juliette chez Gounod](#), inoubliable. Parfaite ainsi pour les âmes angélique et pure de l'opéra romantique par exemple (candeur enfantine du 12: *Blaues Sternlein*), Teodora Gheorghiu sait aussi nuancer et colorer avec gravité et profondeur une voix qui n'aurait été rien que... sans saveur. C'est pourquoi la ciselure des connotations si explicites et d'une remarquable finesse dans les 6 Zemlinsky nous paraissent majeures (*Fensterlein, nacht bist du zu*, puis *Ich geh'des Nachts*, francs et flexible car plus dans le médium).

Teodora Gheorghiu chante l'Art Nouveau

Classe roumaine d'une nouvelle diseuse

Même pureté à la fois embrasée et tragique pour les *Cinq mélodies populaires grecques* de Maurice Ravel: très belle entrée avec *Le Réveil de la Mariée*, intimité tragique de « *Là-bas, vers l'église* »... Dans les mélodies harmonisées par le compositeur français, la diva capte toute l'activité intérieure souvent douloureuse des textes sans affectation, retrouvant l'épure, la simplicité du trait d'un Ravel très inspiré par le souffle des mélodies rurales et populaire. Certes on objectera que la voix est petite, parfois serrée et le français pas toujours idéalement articulée ni brillant dans les aigus notamment (écueil ordinaire des sopranos légers), mais l'énergie et l'intensité ciselée font la réussite de ce récital Art Nouveau aussi riche que techniquement et stylistiquement redoutable. Le timbre est idéal pour le climat de langueur nacrée et blanche de la » *Ballade de la reine morte d'aimer* « ... Suggestive, d'une musicalité rentrée et introspective, Teodora sculpte de la même manière, avec une distinction sincère, sophistication naturelle (divin oxymore et signe d'un accomplissement) les derniers lieder de Respighi, à l'archaïsme lui aussi riche en connotations et images. antiquisantes entre autres... et d'une profondeur picturale (enchantement funambule d'*Acqua*). Très beau récital.

Teodora Gheorghiu, soprano. Art Nouveau: mélodies et lieder de Ricahrd Strauss, Zemlinsky, Ravel, Respighi. Jonathan Aner, piano. 1 cd Aparté AP054. Enregistré en Suisse, décembre 2012.